

Faculté de Traduction et d'Interprétation
École d'Interprètes Internationaux, Université de Mons-Hainaut
Campus de la Plaine
17, Avenue du Champ de Mars – 7000 Mons, Belgique
Tél. 065/37.36.01
Fax 065/37.36.22
<catherine.gravet@umh.ac.be>

RÉSUMÉ Profitant de l'ambiguïté du terme "érotisme", l'analyse thématique des nouvelles de *Pour se damner*, écrites par la femme de lettres d'origine belge, Mathilde Stevens-Kindt, dite Jeanne Thilda, en 1883, offre quelques éléments qui permettent de les rallier à cette bannière.

MOTS-CLÉS Littérature belge de langue française. Femmes. Érotisme. XIX^{ème} siècle.

Parisinos, picantes o pimentados: los cuentos de Jeanne Thilda

RESUMEN Se puede clasificar los cuentos de Jeanne Thilda, escritora de origen belga, cuyo verdadero nombre es Mathilde Stevens-Kindt, como "eróticos". Los textos recogidos en *Pour se damner* (1883) constituyen el mejor ejemplo de su erotismo liviano y femenino.

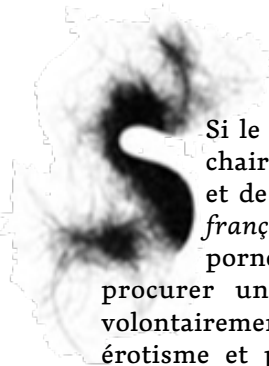
PALABRAS CLAVE Literatura belga en lengua francesa. Mujeres. Erotismo. Siglo XIX.

Jeanne Thilda's short stories: Parisian, spicy or 'peppery'

ABSTRACT Jeanne Thilda, pseudonym chosen by Belgian-born author Mathilde Kindt, Madame Stevens, to sign her shorts stories *Pour se damner* (1883), writes what could be regarded as a light and feminine kind of eroticism.

KEYWORDS Belgian literature. Women. Eroticism. 19th century.

Parisiennes, piquantes
ou poivrées:
les nouvelles de Jeanne Thilda
CATHERINE GRAVET



Si le "goût plus ou moins marqué pour les plaisirs de la chair" est le point commun des définitions de l'érotisme et de la pornographie que propose le *Trésor de la langue française*, le but d'un livre érotique ou d'un livre pornographique est clairement de susciter ce goût ou de procurer un plaisir d'ordre sexuel chez le lecteur, placé, volontairement ou non, en situation de voyeur. Ce qui sépare érotisme et pornographie, c'est l'esthétique, le raffinement, la suggestion (promesse de dévoilement jamais tenue), autant de critères subjectifs qui caractérisent l'érotique et qui disparaissent pour laisser la place au pornographique; le cru, l'obscène sont censés procurer un plaisir plus immédiat chez le public auquel est destinée "l'œuvre d'art ". Pour peu que le censeur s'en tienne au but commun, la distinction n'importe guère. Quand André Pieyre de Mandiargues entame son plaidoyer du *Con d'Irène* avec l'éloge du style –la splendeur de ce style, la supériorité de son auteur–, il sait que le Parquet (qui fait saisir le roman que Régine Deforges édite en janvier 1968 sous un titre plus pudique, *Irène*) n'est pas sensible à cette question. D'ailleurs, ajoute-t-il, on n'interdit pas *Playboy* et le *Reader's Digest*, "deux périodiques dont les évidentes fins sont la

masturbation pour le premier, la crétinisation pour le second" (Pieyre de Mandiargues: 31)¹.

Le lecteur post soixante-huitard sera sensible, lui, à la détermination d'un genre ou d'un type de texte en fonction de l'effet qu'il produit sur le lecteur. N'est-ce pas le critère qui, par exemple, depuis Aristote, permet de déterminer qu'un discours est argumentatif? Est-il cependant possible d'éviter la subjectivité ou l'anachronisme? En 1857, Gustave Flaubert et son roman *Madame Bovary* ont été condamnés pour "outrage à la morale publique et religieuse et aux bonnes mœurs", et dix ans plus tard, à la parution de *Thérèse Raquin*, Émile Zola a été traité de "pornographe". Pour le pamphlétaire Céline cependant, seul le *romantique* est obscène et il le dit dans cette féroce diatribe: "Il n'existe à parler franc qu'une seule obscénité. Mais celle-ci élémentaire, inexorable, biologique infiniment corruptrice, c'est le 'Parlez-moi d'amour' putréfiant. Rien ne lui résiste. [...] Toutes les prostitutions du cul ne sont que vétilles auprès de ce 'niagaresque' dégueulé de 'doux murmures' de 'sentiments brûlants', 'd'ineffables ivresses'... tout ce déluge d'enfioteries dont on nous submerge pour notre décadence. La veulasserie des choses de l'âme nous confectionne plus d'abrutis, de serfs et de fous ennuyeux, de maniaques obtus et sourds que toutes les véroles d'un siècle renforcées ensemble. Écrire pourtant de cul, de bite, de merde, en soi n'est rien d'obscène, ni vulgaire. La vulgarité commence, Messieurs, Mesdames, au sentiment, toute

¹ La collection "Lectures érotiques" de Jean-Jacques Pauvert propose dans le volume, *L'Érotisme des années folles*, qu'il préface, la réédition intégrale du *Con d'Irène* (sans que l'auteur présumé, Aragon, ne soit mentionné ni en couverture ni en page de titre) et de *Roger ou les à-côtés de l'ombrelle* (sans auteur, avec une préface d'Annie Le Brun). L'article d'André Pieyre de Mandiargues cité ici et reproduit dans cet ouvrage était paru au *Nouvel Observateur* en 1968 et suit la préface que le même André Pieyre de Mandiargues avait donnée à l'édition du *Con d'Irène* en 1962.

la vulgarité, toute l'obscénité! au sentiment! Les écrivains, comme les écrivaines, pareillement enfiotés de nos jours, [...] n'ont de cesse, s'évertuent, frénétiques, au 'délicat', au 'sensible', à l'humain'... [...] Tout le 'bidet lyrique' en somme..." (Céline: 1937).²

Quant à la qualité esthétique d'une œuvre, n'est-elle pas relative à son *efficacité* plus qu'à sa moralité? Mais si l'analyse devait réellement vérifier le résultat obtenu, elle toucherait alors trop à l'intime pour être autre chose qu'appréciation individuelle, voire elle-même pornographique. Plus que le sexe, moins que l'amour, l'érotique n'est pas satisfaction du désir mais se nourrit du désir, entoure la sexualité, précède l'acte sexuel, renvoie à l'animalité mais suppose le non-assouvissement des pulsions. Éros serait partout dans l'art.

JEANNE THILDA

Peu après la Seconde Guerre mondiale, l'abbé Camille Hanlet publie une véritable somme (1.302 pages) sur *Les Écrivains belges contemporains. 1800-1946* – précieuse pour la quantité d'informations recueillies et la minutie avec laquelle l'auteur les a rassemblées, dans un remarquable souci d'exhaustivité. Mais Camille Hanlet, qui prétend "juger la valeur littéraire des livres en toute impartialité", est convaincu que "le mauvais livre c'est celui qui porte au mal" (Hanlet: 10-11)³. En conséquence, suivant

2 Louis-Ferdinand Céline n'a pas souhaité la réédition de ses pamphlets, devenus introuvables sur papier. Le texte de *Bagatelles pour un massacre* est disponible en ligne, entre autres sur <dndf.overblog.com/article-2422261.html>.

3 Nous utilisons l'ouvrage de Camille Hanlet dans notre article "Les historiens des lettres belges sont-ils aveugles au genre?" (voir Gravet, 2009: 208-211).

l'exemple de l'abbé Bethleem et du père jésuite Sagehomme dont les répertoires sont bien connus⁴, l'abbé Hanlet établit une sévère échelle de valeurs et attribue, à la plupart des ouvrages qu'il cite, une "cote morale": "1: à proscrire en vertu de la foi ou de la morale chrétienne"; "2: dangereux et très réservé"; "3: réservé aux personnes formées et averties"; "4: pour les lecteurs âgés de 16 ans. 5: pour tous. 6: pour les enfants". Pour les ouvrages auxquels sont attribuées ces dernières cotes, les exemples ne manquent pas, d'*Au pays du dindon sauvage* de Denise Bernard (Hanlet: 471) aux *Aventures de Bibi-Fricot et de Titi-le-Radis* de Cécile Cruysmans (Hanlet: 473). Si la biographie d'une martyre peut être lue comme un récit sadomasochiste, un *Manuel secret des confesseurs* (1864) servir de guide des "plaisirs interdits", etc., l'abbé Hanlet et ses appréciations morales devraient indiquer avec quelque exactitude le chemin de la littérature érotique en Belgique. Prenons résolument le parti des "enfioté(e)s" par nature. Chez les romancières belges que mentionne Hanlet, on découvre en particulier Mathilde Kindt, M^{me} Arthur Stevens⁵ (1833-1886), dont les *Péchés capiteux* (1884), recueil de "contes d'amour" jugé libertin, est vivement déconseillé⁶. Mathilde Kindt est aussi l'auteure, sous le pseudonyme de Jeanne Thilda, d'un

4 Nous ne donnons que les références des premières éditions de leurs ouvrages (1904 et 1926). Bien entendu, le nombre d'ouvrages évalués augmente avec le temps, ainsi dans la dernière édition de 1952, en compte-t-on 57.000 dans le catalogue de Sagehomme (mort en 1937).

5 Fille d'un sénateur bruxellois, elle épouse en 1856 Arthur Stevens, critique d'art et marchand de tableaux, frère des peintres Joseph et Alfred, ami de Baudelaire... Voir M^{me} Claude Arthaud (2003: 219, <arthaud-stevens.com/Prolog_Fr.htm>).

6 Sept lignes (Hanlet: 41): le critique reconnaît cependant que les "sujets hardis" sont traités dans "la langue vive et libertine des novellistes du XVIIIème siècle". Le *Répertoire* du père Sagehomme mentionne *Les Péchés capitaux* [sic] de M^{me} Stevens avec la cote M [auvais].

recueil de "Contes gaillards et nouvelles parisiennes" –c'est le titre de la collection où il est publié –que l'abbé Hanlet ne cite pas: *Pour se damner* (Thilda, 1883)⁷. Dans *Péchés capiteux*, la mort rôde en punition des excès libidineux des personnages mis en



Photographie tirée de <http://www.stevens-arthaud.com/Portraits_Fr.htm>
© Claude Arthaud

⁷ L'ouvrage est consultable en ligne: <archive.org/stream/poursedamneroostevuoft#page/n19/mode/2up>. Illustrations de Henriot.

scène⁸; à ce second recueil, plus moralisateur et édifiant, nous préférons donc le premier, plus érotique.

Cette auteure, critique d'art, méconnue aujourd'hui, a pourtant beaucoup fait parler d'elle. Elle débute en 1858 avec *Le Roman du presbytère*, sous le pseudonyme de Mathilde

8 Voici quelques exemples de ces récits de 1884 (illustrés par Fernand Besnier) où plane le péché et dont certains thèmes se retrouvent chez des auteurs, comme Maupassant notamment: un jeune amant oublié dont on annonce l'enterrement (*Lettre de part*, Thilda, 1884: 1-10); une petite baronne trop légère que l'enfer effraie (*Les Cendres de la baronne*, id.: 11-22); une M^{me} Barbe-Bleue se remarie après trois veuvages (*La Petite Lagoul*, id.: 35-46); une femme de lettres sacrifie ses talents à l'écrivain moins doué qu'elle aime (*L'Amour de Marthe*, id.: 61-73); une épouse réussit à devenir la maîtresse de son mari pour lui prouver que l'amour conjugal a du bon (*Les Femmes d'Octave*, id.: 75-83); une baronne se refuse à un séduisant comédien parce qu'il a été coiffeur (*La Clef de la baronne*, id.: 119-128); à sa femme qui lui confesse une ancienne idylle épistolaire, un marquis avoue qu'il a écrit lui-même ces lettres d'amour (*Une confession*, id.: 129-139); un jeune abbé "soigne" une jeune marquise à l'agonie (*La Fièvre de Charlotte*, id.: 141-152); une jeune femme cède à son amoureux parce qu'elle a peur de l'orage (*L'Orage*, id.: 153-161); un marquis cocu chasse sa femme qui pousse son amant au suicide (*Le Dévouement de la marquise*, id.: 163-172); un mari volage mais possessif meurt en vitriolant sa femme qui devra finalement son bonheur à la cécité de son amant (*Éternel Amour*, id.: 173-183); un rentier se fait passer pour bourreau afin d'émoustiller et séduire la femme qu'il aime (*Le Bourreau*, id.: 185-194); un couple adultérin tente, en vain, de retrouver les émois d'antan (*L'Amour d'antan*, id.: 215-227); une jeune femme mise en enceinte par son beau-frère se laisse mourir (*Colette*, id.: 229-236); deux cousins s'entretiennent pour l'amour d'une belle qui se donne à un autre (*Le Petit Chaperon rouge*, id.: 237-246); un peintre et un écrivain partagent la même maîtresse qu'ils ridiculisent (*La Vertu de Juliette*, id.: 247-257); en embrassant sa maîtresse, un jeune homme ne voit plus qu'une charogne aperçue lors d'une promenade champêtre (*Trumeau*, id.: 259-269); un célibataire perd sa maîtresse à cause d'une chatte jalouse (*Le Meurtrier de Roussette*, id.: 271-282); une comtesse tue son amant prussien et passe pour une héroïne (*L'Honneur de Berthe*, id.: 295-303)...

Hamelinck. Elle signe d'autres romans (*L'Amant de carton* en 1863, signé STEV, *Madame Sosie* en 1867), des poèmes et de nombreuses chroniques –dont on compare le style à celui de Delphine de Girardin– dans *Le Monte Cristo*, dans *Le Passant*, et surtout dans le *Gil Blas*. Mais son retentissant divorce aux environs de 1860, son salon parisien bien fréquenté lui font une réputation de femme libérée⁹. Un "malicieux billet", qu'elle écrit à Jules Barbey d'Aureville (1808-1889) et auquel l'auteur des *Diaboliques* répond, permet de monter en épingle l'hypocrisie méprisante du "cher grand maître"¹⁰, prié au premier dîner des bas-bleus que préside Jeanne Thilda, une réunion qui deviendra mensuelle et rassemblait dans un restaurant parisien hommes et femmes de lettres, en ces termes raffinés: "Vous n'aimez pas les bas-bleus et comme vous avez raison! Et cependant je viens vous supplier à mains jointes d'être du dîner des *Bas-Bleus* dont je suis présidente. Quel bonheur, quelle gloire de vous avoir à ma droite! Quel panache pour Thilda et quelle douce joie, quelle exquise sensation de vous connaître enfin! Si vous pouviez dire oui! Cela s'est pourtant vu, ces choses-là; il y a des gens qui gagnent le gros lot et je suis née sous une heureuse étoile. Vous

9 Quant à des amours avec Liane de Pougy, évoquées dans la biographie de Jean Lorrain de Thibaud d'Antonay (2005: 752-753), il faut les attribuer à une comédienne du nom de Jeanne Thylda. Une photographie et un articulet, posté le 29 juillet 2007 sur le blog "Autour du Père Tanguy", <paperblog.fr/166375/jeanne-thilda>, par Bernard Vassor, opère un amalgame entre les deux femmes. Pourtant, quand Jean Lorrain écrit "Liane de Pougy et Jeanne Thylda, après avoir tout partagé, y compris leurs corbeilles de fleurs et leurs amants, ont poursuivi en coulisses l'amour qu'elles mimaient sur scène" (cité par Thibaud d'Antonay), il ne s'agit en aucun cas de Mathilde Kindt qui est morte depuis quatre ans, la liaison en question se situant en 1900.

10 D'après Jean de Beaulieu, Barbey d'Aureville, désormais doté d'"admiratrices ferventes" même chez les femmes qui écrivent, ne doit plus être considéré comme un "misogyne impénitent et obtus, un grincheux sans bonne grâce" (1939: 20).

trouveriez grand nombre de vos admirateurs, et Mendès¹¹, et Silvestre¹², et Fouquier¹³, et *tutti quanti*, des femmes qui ont juste assez de bleu dans leur bas pour rappeler qu'elles descendent du ciel, et votre servante qui désire passionnément vous dire sa passionnée admiration."

Malgré l'effort de conviction et la flatterie, l'invité décline, certes avec élégance: "Vous êtes bien charmante, bien séduisante et bien tentante avec cette place que vous m'offrez auprès de vous, à votre dîner des Bas-Bleus, mais, madame la présidente et madame la sirène, je n'irai pas? C'est très difficile d'être saint Antoine, mais on peut toujours être Ulysse. Vous, – je vous crois bonne, malgré les bas bleus que vous voulez bien porter, pour leur faire honneur, et vous ne vous moqueriez pas de moi, si

¹¹ Les nouvelles que Jeanne Thilda donne au *Gil Blas* "rivalis[eraient] par le nombre et quelquefois par la grivoiserie avec Catulle Mendès [1841-1909]" (Michael Finn, 2008: 25).

¹² Paul-Armand Silvestre (1837-1901), poète, librettiste, critique d'art, écrira de Thilda: "le blanc est sa couleur préférée. [...] Elle est passionnée de Gounod en musique et de Delacroix en peinture. Victor Hugo et Banville sont ses poètes, Gustave Flaubert son prosateur. Son parfum favori est le Ylang-Ylang" (Silvestre, 1892: 129).

¹³ Henry Fouquier (1838-1901), homme politique français, se lance dans le journalisme et collabore à un nombre impressionnant de journaux sous des pseudonymes variés (notamment vicomte Nestor de Tinville).

j'allais à votre dîner. Mais les autres *Bleues*?... Rirai-elles, derrière leurs éventails et leurs verres, de me voir là!¹⁴"

Quant à Guy de Maupassant, qui prendra Jeanne Thilda comme modèle de M^{me} Madeleine Forestier dans *Bel-Ami* (1885), il fait son éloge (son livre, son œuvre, son physique sont remarquables) dans sa chronique au *Gaulois*, le 24 avril 1883: "c'est une Parisienne moderne, et une raffinée, et une coquette, en littérature, naturellement. Elle signait jadis des chroniques charmantes du nom de Thilda, au journal *La France*, et d'autres, non moins charmantes, du nom de Jeanne, au *Gil Blas*. Aujourd'hui, elle est devenue Jeanne-Thilda, et publie un livre excellent, ayant pour titre: *Pour se damner*. C'est un recueil de fines nouvelles, joyeuses, bien nées, un peu poivrées parfois, mais jamais trop. Cela est alerte, bien français, bien spirituel et bien galant. On sent Paris dans ce livre, on y sent le boulevard et le salon. Le style élégant garde une sorte de grâce féminine; il sent bon comme un bouquet de corsage; et vraiment quelque chose de subtilement amoureux semble courir dans les pages. *Pour se damner* est bien le titre qu'il fallait. L'auteur, Jeanne-Thilda, est une grande femme à la chevelure ardente, à l'œil hardi, à la taille élégante; elle aime le monde, on le sait; elle aime les hommages, on le devine; elle aime toutes les élégances et tous

¹⁴ Ces extraits des deux lettres sont reproduits dans Charles Buet (1891: 357). La *Correspondance générale* de Barbey d'Aurevilly (1989: 116-117) donne l'intégrale de la lettre de l'écrivain catholique et néanmoins sulfureux, datée du 4 juillet 1884. Quant au beau volume, réalisé par Mélanie Leroy-Terquem, à l'occasion de la rénovation du musée Barbey d'Aurevilly à Saint-Sauveur-le-Vicomte (2008: 97), il offre, en plus de la transcription du billet, une reproduction de l'enveloppe, et précise que, selon Barbey d'Aurevilly, "la littérature est pour la plupart des femmes une occasion de conversation, de commérages et de coterie, car jamais les femmes n'ont rien compris à la grande littérature solitaire". Il ne fit pas exception pour Jeanne Thilda.

les raffinements de la vie, on le sent. Je prédis un grand succès à votre livre¹⁵" (Maupassant, 1970: 242-245).

Le comte d'I*** pour sa part cite ce commentaire élogieux de *Pour se damner* qui a paru dans la revue bibliophilique d'Octave Uzanne, *Le Livre* (sans référence): "J. Thilda a le grand art d'effleurer des sujets brûlants sans jamais laisser tomber sa plume dans le grivois. Elle a cet art suprême de tout dire comme nos grand'mères du XVIII^e siècle; sa prose est un poème sans rimes, sa muse est pimpante et légère tout en ayant parfois les yeux mouillés de larmes; la raillerie est remplacée tout à coup par une pensée philosophique, et cette diversité donne à son style un grand charme. Ajoutons que le volume est illustré d'une foule de charmants dessins dus au crayon d'Henriot" (Gay et Lemonyer, 1899: 830).

"POUR SE DAMNER"

En cette fin de siècle hypocrite et capitaliste, l'érotisme n'est pas encore un sujet d'article mais se réfugie dans les "tirages limités", dans une production dite sous le manteau: la "librairie spécialisée" –Gay et Doucé ou le Belge Henry Kistemaeckers en sont les éditeurs les plus connus– vend des livres chers à des bibliophiles avertis et la moralité du lecteur ordinaire est sauvée. Sans doute le slogan, qu'on attribue parfois à André Malraux, "Il faut faire de l'érotisme une valeur", avait-il alors une signification bien plus mercantile. Mais quelques critères extérieurs à l'œuvre comme la publication chez un éditeur spécialisé, dans une collection au titre explicite ou un classement dans l'enfer de la Bibliothèque nationale de France par exemple

15 "Les Femmes de lettres", chronique recueillie dans les *Chroniques inédites* de Guy de Maupassant, volume accompagné d'un avant-propos de Pascal Pia et d'illustrations de Jean Béraud.

permettent donc a posteriori, parfois, de coller une étiquette commode sur certains ouvrages.

Aucun des deux recueils de nouvelles de Jeanne Thilda n'est cependant répertorié dans les catalogues bien connus, comme la magistrale *Bibliographie du roman érotique au XIX^e siècle* de Louis Perceau, parue en 1930 (Apollinaire et alii, 1913 et Perceau, 1930). Ni dans le *Dictionnaire des œuvres érotiques* ou *Les Livres de l'Enfer, du XVI^{ème} siècle à nos jours* de Pascal Pia (1971 et 1978). Ni dans l'ouvrage de Jean-Pierre Dutel, qui restitue les livres érotiques clandestins, publiés en langue française entre 1880 et 1920 à Bruxelles, à Paris et aux Pays-Bas, à leurs éditeurs et imprimeurs respectifs (Dutel, 2002). Et pour cause: les nouvelles de Jeanne Thilda, que René Godenne nous invite d'ailleurs à découvrir sans autre commentaire dans un article intitulé "Un nouvel inventaire de la nouvelle française"¹⁶, sont publiées au grand jour.

Dès la première nouvelle de *Pour se damner*, *L'Armoire aux confitures*, se (re)pose avec acuité la question de la définition. Le critique et romancier français, Arno Bertina, dans sa préface au récent *Petit Traité d'éducation lubrique* de Lydie Salvayre, propose cette autre distinction: "Les pornographes sont comme les puritains, souvent: ils ne rient pas beaucoup, pas facilement. La lubricité s'accompagne au contraire d'un sourire ou d'un début de sourire, elle en est même la condition parfois" (Bertina, 2008: 10). *L'Armoire aux confitures* n'est certes pas pornographique. Le narrateur, un jeune vicomte, découvre, à la mort de sa grand-mère qu'il adorait, que la fameuse armoire à confitures dont elle seule avait les clés cachait un charmant boudoir auquel le voisin avait accès. Ce secret explique "le sourire un peu égrillard" (Thilda, 1883: 14) du portrait de jeune femme brune aux épaules dénudées, où le vicomte reconnaît sa grand-mère à

¹⁶ Notons que Jeanne Thilda est la seule femme parmi les auteurs cités (Godenne, 2002: 69).

vingt ans. Tout émoustillé par sa découverte, le jeune homme voit le soleil "mont[er] un peu, arriv[er] au portrait de grand-père [...], plant[er] deux rayons d'or sur la tête de mon vénérable aïeul, et les camp[er] si drus et si fermes que je m'écriai en joignant les mains: 'Oh! bon papa, ne vous fâchez point, il y a si longtemps!'" (id.: 16). Ce trait d'humour devrait autoriser qu'on range le conte dans la catégorie "lubrique". Humour qu'on retrouve dans *Les Résistantes* où le pluriel est déjà un clin d'œil: la comtesse d'Haecht, qui veut créer une secte prônant l'amour platonique, tente, en vain, de rallier à la cause – "bouleverser de fond en comble l'amour en France" (id.: 112), restaurer l'*Astrée* – la baronne de Puypanier. Elle essaie de convaincre ses amies parisiennes de faire la grève du sexe mais essuie un échec cuisant (id.: 111-118). Quant à la marquise Réginalde de la nouvelle intitulée *Le Purgatoire*, accueillie par saint Pierre qui veut l'envoyer en enfer – elle est sauvée par le baiser, le seul sincère, qu'elle a donné jadis au fils de l'intendant, renvoyé par la suite – on la croirait sortie d'une blague sur les blondes (id.: 33-40).

Par ailleurs, l'"adorable réduit coquettement disposé" de la frivole grand-mère (id.: 14) est le premier d'une longue série de décors propices aux ébats. Divans, chaises de satin Louis XV, tentures de damas sont autant d'invitation au plaisir pour le lecteur du XIX^{ème} siècle. L'atelier de peintre, parfois mentionné comme dans *La Princesse Schéhérazade* (id.: 75-83), où pourtant les corps dénudés servent de modèles, n'offrent pas autant d'attraits. Dans *Madame Hector*, la baronne reçoit son amant, le comédien Hector, dans son boudoir, où elle lui sert elle-même un repas raffiné, pimenté en quelque sorte par cette inversion sociale (id.: 41). Dans *Aventure galante*, la comtesse Louise de Maillecraye, qui espère sauver son mari en offrant son corps, reçoit, dans son boudoir, le capitaine allemand qui a déjà donné l'ordre d'exécuter le comte (id.: 119). Dans *Les Cauchemars d'une comédienne*, la deuxième nouvelle, on apprend que "C'est dans son boudoir qu'une femme apprend ce que vaut un homme" (id.:

21). Pourtant la nature, en particulier les bois au printemps, constitue un incitant non négligeable à la libido masculine. Moins conventionnels, le train (*Les Amours de Georges*, id.: 137-146), ou encore la cuisine (*Le Dîner des fiançailles*, id.: 129-136), sont autant d'endroits où le désir, plus ou moins violent, peut naître par surprise et s'emparer des hommes comme des femmes.

Les descriptions physiques s'attachent à certaines parties du corps qui attirent inmanquablement le regard. Si un homme plaît d'abord aux femmes par la réputation de courage qui le précède, une "taille mince", des cheveux noirs frisés, un "teint olivâtre d'une admirable transparence", un "air de langueur" sont loin de déplaire à l'héroïne de *L'Avocat d'Ernestine* par exemple (id.: 103-104). On s'amusera aussi de ce qu'Éloa, célèbre romancière, dans *Pourquoi elle l'aimait*, reconnaît qu'elle aime son amant pour sa jeunesse et sa beauté, mais surtout, qu'elle l'adore parce qu'il est bête (id.: 71)! À l'inverse, le narrateur du *Désir de Louise* s'insurge contre "l'éducation qu'on a la rage de donner aux filles" et considère qu'"une femme qui met l'orthographe est une femme perdue pour l'amour"¹⁷, autrement dit frigide (id.: 181-182).

17 L'ironique et savoureux conseil d'Honoré de Balzac aux maris hantés par la perspective d'être cocus n'est-il pas (déjà dans l'édition pré-originale de la *Physiologie du mariage* imprimée par Balzac lui-même en 1826): "Arrière la civilisation! arrière la pensée!... [...] Vous devez avoir horreur de l'instruction chez les femmes, par cette raison [...] qu'il est plus facile de gouverner un peuple d'idiots qu'un peuple de savants. [...] Vous essayerez de reculer le plus longtemps possible le fatal moment où votre femme vous demandera un livre. [...] Laisser une femme libre de lire les livres que la nature de son esprit la porte à choisir!... Mais c'est introduire l'étincelle dans une sainte-barbe; c'est pis que cela, c'est apprendre à votre femme à se passer de vous, à vivre dans un monde imaginaire, dans un paradis" (Balzac, 1891: 162-164).

Les jeunes femmes disposent de plus d'un appas. Leurs yeux, souvent d'un bleu de bluet ou de porcelaine fanée; leurs cheveux, le plus souvent longs et blonds comme dans un Greuze ("cheveux fauves éparpillés en boucles folles", id.: 21) mais qui peuvent aussi être noirs et courts, à la garçonne; leurs lèvres "sensuellement rouges [...] aux commissures affriolantes qui donnent l'envie d'y planter des baisers fous" (id.: 51); leurs petites dents, blanches comme des perles; leur peau, laiteuse comme un marbre de Carrare, ces détails anatomiques illustrent les stéréotypes naturels du goût masculin. "Une taille assise sur des hanches solides" (id.: 158), "un joli cou gras et plein" (id.: 51) ou le "sourire de sorcière faisant le charme" supérieur de la vieille maîtresse aux cheveux teints (id.: 64) rappellent que l'heure de gloire des Lolita ou des Twiggy n'a pas encore sonné⁸. Quant aux mains – "menottes ravissantes, potelées, avec des ongles roses comme les griffes du diable" (id.: 54) ou piquées par les traces d'aiguilles –, aux pieds et aux seins, ils ont besoin d'être couverts ou à demi-dissimulés: les longs gants, les mules de

18 Inutile de préciser que Vladimir Nabokov est l'auteur de ce roman controversé, *Lolita*, paru en français en 1955, dont l'héroïne, objet de désir pour son beau-père, n'a que douze ans. La Britannique Twiggy, mannequin dont la maigreur l'apparente à un cintre et actrice, née en 1949, de son vrai nom Lesley Hornby, est devenue une icône des années pop. Rappelons le portrait que Camille Delaville donne de Jeanne Thilda en juin 1883: "grande femme à la fois grasse et mince, mais dont la carnation rappelle un peu les figures de Rubens dans ses toiles modérées; elle a les yeux bruns, les cheveux artificiellement dorés en faune, la bouche rieuse [...] et de l'esprit à revendre". Cité par Nelly Sanchez (auteure de la notice biographique de Jeanne Thilda, en ligne).

velours¹⁹, les bottes, les peignoirs de satin et les dentelles sont des accessoires indispensables qui rehaussent finesse, petitesse, dureté toute féminine... Rarement un parfum violent, qu'on imagine causé par la course (id.: 138), vient troubler le fétichiste ou l'amateur. Peu d'artifices en somme pour séduire ces messieurs²⁰.

Par contre le plaisir de ces dames est bien souvent assujéti à ce que les psychanalystes nomment perversion. "Que d'hypocrisie et de prudence dans la prise en charge de l'érotisme des femmes" – ajoutons "par les femmes". Pierre Béarn a beau dire (1993: 13). C'est un véritable étalage de ce que le plaisir féminin (et masculin) a de plus pervers que Jeanne Thilda suggère à qui sait lire entre les lignes.

Dans *Une preuve d'amour* (Thilda, 1883: 93-100), la charmante Angèle surprise avec un amant par son amant en titre, réussit à le convaincre qu'elle lui a donné, en le trompant, la meilleure preuve de son amour. Le jour de ses fiançailles, la comtesse Hélène s'offre en spectacle à un amoureux dédaigné: elle cherche, dans les cuisines, les caresses d'un laquais qui la gifle (*Le Dîner de fiançailles*, id.: 129-136). La baronne qui décide de recevoir le comédien Hector dans son boudoir éprouve du plaisir à le servir (voir plus haut), mais que dire de Madame Hector (c'est aussi le

19 Nicolas Restif de la Bretonne, dans *L'Anti-Justine ou les délices de l'amour* (1798), attribue une "violente érection" à son narrateur au moment où sa sœur essaie des "souliers délicats": "La première fille à laquelle je fis des attouchements, en conséquence de mon goût pour une jolie chaussure, fut ma première puînée, qui s'appelait Jenovesette. "La mule revient comme une véritable obsession chez Jeanne Thilda.

20 Simone de Beauvoir note que "les hommes ont supplié longtemps les femmes de ne pas abandonner les robes longues, les jupons, les voilettes, les gants montants, les hautes bottines: tout ce qui accentue en l'Autre la différence le rend plus désirable, puisque c'est l'Autre en tant que tel que l'homme veut s'approprier" (Beauvoir, 1984, t. 1: 270-271).

titre de la nouvelle déjà citée), la femme du comédien, qui vient chercher "son dû" et réclame dix mille francs pour la prestation de son mari, en expliquant, raisonnable proxénète, qu'il ne faut "jamais abîmer la marchandise" (id.: 48)? Dans un train, Georges a rencontré une femme qui l'a entraîné dans la première auberge venue et il a cru l'avoir séduite; le marquis de Tancray, son mari, le détrompe: "d'ordinaire elle choisit ses amants plus bas" (*Les Amours de Georges*, déjà citée, id.: 143). En effet, cette nymphomane n'aime que les valets de chambre, garçons d'écurie, et autres palefreniers, que le mari, éperdument amoureux, se contente de chasser en les dédommageant. Il va devoir tuer Georges qui est un gentilhomme. Le marquis de L., par contre, fait jeter sa femme en prison lorsqu'il la surprend, déguisée en garçon²¹, dans les bras de son amant (*Les Bottes de Cendrillon*, id.: 25-32).

On l'a déjà compris, le statut social de la dame, aristocrate ou intellectuelle, sa noblesse, attise la flamme de son amant: cette subversion du traditionnel code amoureux qui veut que des héros riches et puissants protègent et dominent des jeunes filles pauvres, passives, innocentes et amoureuses, participe évidemment de la naissance du désir. Affublée d'une tare, sourde, muette, ou prise de crise d'aboiement, la jeune femme séduit malgré tout. Quand la surdité atteint une princesse, que celle-ci est russe –exotisme oblige– et que sa conversation décalée

²¹ Pascal Pia raconte que la célèbre comédienne Alice Ozy (née Julie Pillooy en 1820) se déguisait en garçon pour sortir avec son amant le duc d'Aumale (Pia, 1985: 99-100). Cette très discrète allusion à l'homosexualité ne doit pas faire oublier que c'est en 1895 qu'Oscar Wilde, accusé de sodomie, est condamné aux travaux forcés. Par contre, au XIX^{ème} siècle, "Pour la femme adultère et son complice, les peines de prison dépassent rarement six mois." Jeanne Thilda travestit l'indulgence habituelle des juges et exagère l'injustice puisque la peine est ici réservée à la seule femme adultère. Voir Gleyses (1994: 206).

la rend étrange et mystérieuse, elle n'en est que plus excitante (*Fraises au champagne*, id.: 49-57).

Raoul aime une femme belle, mariée, mais fidèle ou soucieuse de sa réputation qui, à l'occasion de son anniversaire, reçoit... un cercueil où gît Raoul. Restée seule avec l'étrange cadeau, la belle a la surprise de découvrir que Raoul est bien vivant. Excitée par la mise en scène de l'amoureux éconduit, elle cède probablement à la tentation, comme le désordre de la chambre mortuaire le laisse penser. Mais Raoul ne pourra en faire des gorges chaudes: le lendemain, il est réellement mort. Nécrophile ou criminelle, la redoutable héroïne de cette nouvelle ne sera accusée ni d'adultère ni d'assassinat (*Dernière volonté*, id.: 85-91).

En ce qui concerne les accessoires, outre le cercueil, on retient la fourrure, comme vêtement (du chinchilla autour du cou) mais surtout comme confortable et animal tapis noir dans le boudoir (id.: 43), l'usage de la cravache (id.: 23) et du petit nègre qui sert de valet (id.: 77). Quand la comédienne se rend compte que "l'homme qui lui était indifférent tout le jour prenait possession de son corps et de son âme quand arrivaient les heures sombres" (id.: 20), elle prend les devants et reçoit ce journaliste dans son boudoir, pour ne lui marquer alors qu'indifférence. Les coups de cravache amènent la jeune femme libérée à ramper aux pieds de l'homme; elle atteint ainsi l'extase: "Tu es mon maître, je suis à toi pour jamais!" (id.: 24)

L'expérience de l'écrivain autrichien Leopold von Sacher-Masoch (1836-1895), transposée dans son chef-d'œuvre, *Venus im Pelz* (1870)²², est jugée pathologique par le psychiatre Richard von Krafft-Ebing, qui en forge l'étiquette, "masochisme", en 1886. Rachilde, qui signera, à partir de 1890, d'innombrables critiques littéraires dans le *Mercure de France*, fait scandale avec son *Monsieur Vénus*, "roman matérialiste", en 1884, un an après *Pour*

22 *La Vénus à la fourrure*. Traduit de l'allemand par Aude Willm (Sacher-Masoch, 1999).

se damner (Dauphiné, 1991: 85, 398 et *passim*). Il faudra attendre plusieurs décennies pour que le sadomasochisme ne soit plus assimilé à la pornographie et que l'érotisme sorte de la clandestinité. Mais Jeanne Thilda ne connaissait probablement pas *Le Roman de la flagellation* (sous-titre de *La Vénus à la fourrure*) de son contemporain, traduit en français pour la première fois en 1902 par Raphaël Ledos de Beaufort (éd. C. Carrington).

La Vénus à la fourrure se termine sur ce constat, dans lequel on se gardera bien de voir de la misogynie: "la femme, telle que la nature l'a créée et telle qu'elle attire l'homme actuellement, est son ennemi et ne peut être pour lui qu'une esclave ou un tyran, mais jamais une compagne. Elle ne pourra l'être que lorsqu'elle lui sera égale en droits et qu'elle le voudra par sa formation et son travail" (Sacher-Masoch, 1999: 184). Dans sa postface à l'édition de *La Vénus à la fourrure* aux Éditions Mille et une nuits, Chloé Radiguet ajoute, citant les *Confessions de ma vie* de Wanda, M^{me} von Sacher-Masoch, (parues en 1907): "Sacher-Masoch sait bien que seuls 'l'éducation moderne, leur milieu, la force des convenances sociales faussaient les femmes et les rendaient mauvaises'²³; la meilleure d'entre elles n'était qu'une caricature de ce qu'elle eût pu être, si on n'avait pas fait violence à son développement normal'. [...] Les femmes se libèreront du joug masculin. Le libéralisme de l'aristocrate panslaviste s'exprime là aussi..." (Sacher-Masoch, 1999: 193). Cette fin de siècle est, à l'évidence, une époque charnière: les relations sexuelles elles aussi vont changer de nature puisque le désir peut naître autrement, les jeux de la domination s'exerçant de manière différente selon le contexte socio-historique. Égale de

23 En 1969, la femme de Sacher-Masoch inspirera aux Américains Frédéric Mullally et Brian Forbes le personnage de *Wicked Wanda*, repris en héroïne de *Comic* pour le magazine *Penthouse* en 1973 par Ron Embleton.

l'homme, la femme, pour que naisse le désir, choisira parfois délibérément l'infériorité.

Les nouvelles de Jeanne Thilda sont d'abord une preuve parmi d'autres que "la littérature érotique est l'une des plus riches et protéiformes qui soient", que "l'érotisme ou l'art du sexe ne se réduit pas à une définition unique" (Golliau, 2006: 3). Elles paraissent dans une décennie où l'avènement de la république en France et sa loi du 29 juillet 1881 a amené, comme le rappelle Jean-Jacques Pauvert, "un relatif répit dans les procès littéraires" (Pauvert, 2006: 64)²⁴. L'éditeur précise encore que la légalisation du divorce en 1884, la parution des *Demi-Vierges* de Marcel Prévost, en 1894, et le succès de *l'Aphrodite* de Pierre Louÿs, en 1896, "présentent une image nouvelle de 'la femme libérée'" et préparent la révolution qui, entamée dès 1905, fleurira dans l'entre-deux-guerres. C'est dans ce contexte privilégié qu'une femme, et une Belge –double tare–, tire, avec brio, son épingle du jeu. Le statut social, l'éducation, l'intelligence, l'entregent de Mathilde Kindt, bien que sa biographie reste à écrire, ont fait d'elle l'égle des hommes. Même si ce qu'elle produit est marqué par son temps, même si subsistent quelques femmes-objets parmi la galerie de ses personnages.

Dans *La Revue spirite*, le médium Céphas (Pierre en hébreu) raconte qu'"Un certain soir, chez la pauvre Jeanne Thilda (M^{me}

24 En ce qui concerne les procès littéraires pour outrage aux bonnes mœurs, Camille Lemonnier ne doit ses acquittements qu'à l'habileté de son avocat Edmond Picard. *L'Homme au crapaud* par exemple paraît dans le *Gil Blas* avant d'être publié en volume en 1887. Quant à *Escal-Vigor*, paru 4 ans après le procès d'Oscar Wilde au *Mercur* de France, en 1899, il fait de son auteur, Georges Eekhoud, "le romancier de l'homosexualité" bien plus audacieux que le *Corydon* d'André Gide. Il lui vaudra un retentissant procès pour atteinte aux bonnes mœurs. (Voir à ce propos notre article, en collaboration avec Émile Van Balberghe, 2001).

Stevens), qui vient de mourir, un vieux monsieur très malade évoqua l'ombre de Nélaton" (Céphas, 1886: 486)²⁵. Nous nous proposons d'évoquer plutôt l'esprit de Jeanne Thilda pour lui demander ce qu'est pour elle l'érotisme.

²⁵ Auguste Nélaton (1807-1886) est un célèbre chirurgien français à qui le vieux monsieur demande un remède. Il s'entend répondre que le bureau de consultations est fermé.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANTONAY, THIBAUD D' (2005) *Jean Lorrain*, Paris, Fayard.
- APOLLINAIRE, GUILLAUME; FLEURET, FERNAND & PERCEAU, LOUIS (1913) *L'Enfer de la Bibliothèque nationale, icono-bio-bibliographie descriptive, critique et raisonnée, complète à ce jour, de tous les ouvrages composant cette célèbre collection, avec un index alphabétique des titres et noms d'auteurs*, Paris, Mercure de France.
- ARTHAUD, CLAUDE (2003) *500 ans d'art contemporain du XV^e au XX^e siècle. Les Stevens, Stoclet, Mallet-Stevens, Hébert-Stevens, Arthaud. Une famille d'artiste et d'amateurs d'art liée à quelques-uns des grands peintres, écrivains, musiciens de leur temps. Leurs œuvres, leurs collections, les artistes qu'ils ont fait connaître, de Van Eyck, Bruegel à Rauschenberg*, Paris, Chez l'auteur.
- BALZAC, HONORÉ DE (1891) *Physiologie du mariage ou Méditations de philosophie éclectique sur le bonheur et le malheur conjugal*, Paris, Calmann-Lévy, [1^{re} édition 1829].
- BARBEY D'AUREVILLY, JULES (1989) *Correspondance générale IX (1882-1888) et lettres retrouvées*, Paris, Les belles Lettres, Centre de recherches Jacques-Petit, vol. 51.
- BÉARN, PIERRE (1993) *L'Érotisme dans la poésie féminine de langue française. Des origines à nos jours*, Paris, Jean-Jacques Pauvert.
- BEAULIEU, JEAN DE (décembre 1939) "Barbey d'Aurevilly et les bas-bleus", *Les Cahiers aurevilliens*, 5-10.
- BEAUVOIR, SIMONE DE (1984) *Le Deuxième Sexe*, Paris, Gallimard, 2 t.
- BERTINA, ARNO (2008) "Préface", SALVAYRE, LYDIE, *Petit Traité d'éducation lubrique*, [Saussines], Cadex Éditions, 7-12.
- BETHLEEM, LOUIS (ABBÉ) ([1904.]) *Romans à lire et romans à proscrire. Essai de classification au point de vue moral des principaux romans et romanciers de notre époque (1500-1904), avec notes et indications pratiques*, Lyon, Librairie du Sacré-Cœur.
- BUET, CHARLES (1891) *J. Barbey d'Aurevilly. Impressions et souvenirs*, Paris, Albert Savine.
- CÉLINE, LOUIS-FERDINAND (1937) *Bagatelles pour un massacre*, Paris, Denoël.
- CÉPHAS (1^{er} août 1886) "Le Spiritisme et la presse", *La Revue spirite*, 29, 15, 485-487.

- DAUPHINÉ, CLAUDE (1991) *Rachilde*, Paris, Mercure de France.
- DUTEL, JEAN-PIERRE (2002) *Bibliographie des ouvrages érotiques publiés clandestinement en français entre 1880 et 1920*, Paris, Chez l'auteur.
- FINN, MICHAËL (8 août 2008) "Rachilde: une décadente dans un réseau de bas-bleus", @analyses, <revue-analyses.org/document.php?id=1139>.
- [GAY, J. ET LEMONNYER, J.] COMTE D'I*** (1899) *Bibliographie des ouvrages relatifs à l'amour, aux femmes et au mariage...* Lille, Stéphane Becour (t.3).
- GLEYES, CHANTAL (1994) *La Femme coupable. Petite histoire de l'épouse adultère au XIX^e siècle*, Paris, Imago.
- GODENNE, RENÉ (avril-mai-juin 2002) "Un nouvel inventaire de la nouvelle française au XIX^e siècle. D'Atala [1801] au Livre des nouvelles [1899]", *Histoires littéraires*, 10, 59-69.
- GOLLIAU, CATHERINE (JUILLET-AOÛT 2006) "L'Art du désir", *Sade, Bataille, Apollinaire, Ovide... Les Textes fondamentaux de l'érotisme, Le Point hors-série*, 9, 3-4.
- GRAVET, CATHERINE (2009) "Les historiens des lettres belges sont-ils aveugles au genre?", *Questions de communication*, 15, 203-220.
- GRAVET, CATHERINE & VAN BALBERGHE, ÉMILE (2001) "Cher brutal abruti de mon cœur. Quelques notes à propos de trois lettres et de quatre envois inédits de Max Waller à Georges Eekhoud", *Francofonía, Cruces de miradas: el otro (II)*, 37-60.
- HANLET, CAMILLE (1946) *Les Écrivains belges contemporains. 1800-1946*, Liège, H. Dessain.
- LEROY-TERQUEM, MÉLANIE (2008) *Barbey d'Aureville contre son temps. Un écrivain dans la tourmente du XIX^e siècle*, Saint-Lô, Archives départementales de la Manche.
- MAUPASSANT, GUY DE (1970) *Chroniques inédites*, Paris, L'Édition d'art H. Piazza.
- PAUVERT, JEAN-JACQUES (juillet-août 2006) "La Licence d'aimer", *Sade, Bataille, Apollinaire, Ovide... Les Textes fondamentaux de l'érotisme, Le Point hors-série*, 9, 63-65.
- PERCEAU, LOUIS (1930) *Bibliographie du roman érotique au XIX^e siècle donnant une description complète de tous les romans, nouvelles et autres ouvrages en prose, publiés sous le manteau, en français de 1800 à nos jours, et de toutes leurs réimpressions*, Paris, G. Fourdrinier.

- PIA, PASCAL (1971) *Dictionnaire des œuvres érotiques. Domaine français*, Paris, Mercure de France. Rééd. Robert Laffont, "Bouquins", 2001.
- PIA, PASCAL (1978) *Les Livres de l'Enfer. Bibliographie critique des ouvrages érotiques dans leurs différentes éditions du XVI^e siècle à nos jours*, Paris, C. Coulet et A. Faure. Rééd. Fayard, 1998.
- PIA, PASCAL (1985) *L'Érotisme Second Empire*, Paris, Claude Carrère.
- PIEYRE DE MANDIARGUES, ANDRÉ (1984) "Irène encore", *L'Érotisme des années folles*, Paris, Claude Carrère, 29-32.
- SACHER-MASOCH (1999) *La Vénus à la fourrure*, Paris, Mille et une nuits.
- SAGEHOMME, GEORGES (s.j.) (1926) *Répertoire de 22.000 romans et pièces de théâtre appréciés par sigles*, Tournai-Paris, Verbe et Lumière.
- SANCHEZ, NELLY (consulté le 7 juillet 2009) "Jeanne Thilda", *Gendelettres*, <pagesperso-orange.fr/tybalt/LesGendelettres/biographies/Thilda.htm>.
- SILVESTRE, PAUL-ARMAND (1892) *Au pays des souvenirs: mes maîtres et mes maîtresses*, Paris, Librairie illustrée.
- THILDA, JEANNE (1883) *Pour se damner*, Paris, Ed. Rouveyre & G. Blond.
- THILDA, JEANNE (1884) *Péchés capiteux*, Paris, C. Marpon, E. Flammarion.